

annuels publiés pour la dernière période finissant au 31 décembre 1862 accusent une augmentation de 1 million 310,850 livres sterling, on s'attend à ce que l'année financière, qui doit se terminer au 31 mars 1863, sera au-dessous des évaluations. Les comptes des neuf premiers mois accusent déjà une différence en moins de 1 million 253,000 livres sterling. La diminution des impôts de l'exercice prochain dépend donc entièrement de la réduction des dépenses. Comme preuve des intentions d'économie qui prévalent dans le Cabinet, on fait remarquer que, dans les quatre derniers mois, plus de 16 navires de guerre, dont 4 vaisseaux de ligne, ont été envoyés en commission. On sait, en outre, que 17 autres ont reçu l'ordre de rentrer en Angleterre, où ils seront désarmés, leur temps de service étant expiré. L'escadre anglaise a été diminuée dans les mers de Chine; on compte, pour suppléer aux vaisseaux rappelés, sur la flottille au service du Gouvernement de Pékin.

Le parlement italien est convoqué pour le 28 janvier. Il n'y aura pas de discours royal; cette réunion sera considérée comme une continuation de la session interrompue le mois dernier, et non comme une session nouvelle.

La situation financière vient d'être publiée. Le déficit total, à la fin de 1863, dépassera 712 millions. L'échauffourée de Garibaldi a coûté 44 millions au trésor, et les droits réunis offrent une diminution d'une égale somme. On propose pour essayer de rétablir l'équilibre: un emprunt de 500 millions; une émission de 150 millions; le fermage des chemins de fer, moyennant 130 millions et une augmentation sur les octrois et les impôts mobiliers et fonciers. En réalité c'est un emprunt, sous diverses formes facultatives ou obligatoires, de près d'un milliard.

Mexique.

La colonne commandée par le général de Bortier a eu de grandes difficultés à vaincre pour arriver à Jalapa. Il ne lui a pas fallu moins de dix jours pour parcourir les trente milles qui séparent cette ville de Pont-National, c'est-à-dire qu'il ne marchait guère qu'à raison d'une lieue par jour. Si cet exemple, dit un correspondant, devait fournir la mesure de la rapidité des soldats français au Mexique, l'armée française ne gagnerait pas la capitale en moins de soixante jours. Mais cette partie de la route est la plus détestable que l'on puisse trouver dans toute la République. Au-dessus de Jalapa les chemins sont relativement beaux.

Le général Forey ne s'était pas encore mis en marche à la date du 7 décembre, bien qu'il eût reconnu la nécessité de faire avancer immédiatement l'armée. Mais il manquait de mules, de chevaux et de chariots, et il attendait que les moyens de transport qu'il a fait demander en toute hâte à la Havane, à la Nouvelle-Orléans et à New-York fussent arrivés à Orizaba. Un double mouvement a cependant eu lieu vers les hautes terres. Une partie de la colonne du général de Bortier a occupé San-Agustín del Palmar pendant qu'une autre colonne, sous le général Bazaine, marchait sur San-Andrés-Chalchicomula. Ces Cumbres, ou sommets sont la clef du plateau du milieu et commandent la route de Puebla, située à environ dix-huit lieues plus loin.

Avant l'occupation de ces deux points importants le corps expéditionnaire était distribué de la manière suivante: Une faible garnison à Vera-Cruz et à Tampico huit mille hommes à Orizaba, huit mille à Jalapa et cinq mille sur la route de Vera-Cruz à Orizaba.

Les Mexicains alliés aux Français sont au nombre de deux mille. Ils sont habillés de neuf et reçoivent leur solde de la

caisse de l'armée française; mais mal organisés et surtout mal commandés, ils sont, dit-on, plutôt un embarras qu'un secours pour le corps expéditionnaire français.

Juarez avait publié un nouveau décret ordonnant aux propriétaires des riches districts agricoles de San Andrés, Puebla, Perote, Tlaxala, San Martín, Tehuacán, Texmalucan, etc., d'envoyer leurs approvisionnements à Puebla ou à Mexico, avant le 6 janvier. Jusqu'à cette époque, ils pouvaient disposer de leurs récoltes à leur gré; mais après le 6 janvier, tous les grains qui n'auraient pas été emmagasinés dans l'une de ces deux villes devaient être brûlés ou confisqués.

On dit cependant que malgré les ordres sévères de Juarez, plusieurs des plus audacieux guerilleros ont passé des contrats avec le général Forey et se sont engagés à fournir du fourrage, du bétail et des vivres pendant trois mois.

Les correspondances des journaux de la Havane annoncent que l'armée mexicaine a établi autour de Puebla une nouvelle ligne de retranchements. Cette ville est, dit-on, très-fortement défendue.

Les travaux du chemin de fer vont être poussés avec la plus grande activité. Il sera terminé jusqu'aux hautes terres avant le mois de juin. Le général Forey a ordonné qu'il fût construit d'après le système des chemins de fer américains. — A. Malespine. (Odin nationale).

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes:

Londres, 13 janvier.

La Gazette de Londres publie une proclamation de la reine qui permet aux officiers anglais d'entrer au service de l'empereur de Chine.

La même feuille publie une ordonnance réglant la juridiction des affaires de navigation.

Turin, 13 janvier.

Le Parlement italien est convoqué pour le 28 janvier.

On assure que le ministre de la marine, M. Ricci, a donné sa démission.

La municipalité de Naples a voté 50,000 francs pour la souscription ouverte en faveur des victimes du brigandage.

Emprunt italien, 70 63.

Marseille, 13 janvier.

Les lettres de Naples annoncent que le député Ricciardi fait circuler une pétition demandant que Naples soit provisoirement choisie pour capitale. Beaucoup de commerçants et d'hommes du peuple donnent leurs signatures. Les classes élevées, jugeant la chose impossible, s'abstiennent. Les sénateurs et les députés napolitains ont tenu à Naples une réunion pour obvier aux dangers de la situation.

L'évêque Sola et trois prêtres ont été retenus en prison comme conspirateurs. Les prélats Acciardi et Trama sont exilés en province. Le père Borghi a été remis en liberté, mais il a reçu un passe-port pour l'étranger.

Vienne, 14 janvier.

On mande de Londres, le 13, à la Presse de Vienne, que le duc régnant de Cobourg est le candidat recommandé par l'Angleterre pour le trône de la Grèce. Ce prince adopterait pour son successeur au trône de Grèce le fils aîné du duc Auguste. Enfin le prince Alfred (d'Angleterre) lui succéderait dans le duché de Cobourg.

Berlin, 14 janvier.

Les Chambres ont été ouvertes aujourd'hui par M. de Bismark, qui a lu le discours du trône.

Ce document commence par des souhaits pour une entente durable sur les questions restées sans solution; cette entente serait réalisée si on voulait adopter la Constitution comme base de la position à prendre par la représentation du pays et

si les pouvoirs législatifs voulaient respecter réciproquement leurs droits constitutionnels.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

La chambre de commerce de Lille se réunira le vendredi 16 de ce mois.

L'ordre du jour de cette séance comprend les objets suivants:

- 1^o Question des sucres;
- 2^o Entrepôt, magasins généraux;
- 3^o Exploration du Niger;
- 4^o Comptes et budgets;
- 5^o Objets divers.

Au marché aux grains de Lille, d'hier, il y a eu une baisse moyenne de 0 fr. 50 c. à l'hectolitre.

Quelques difficultés s'étant élevées pour savoir à qui il appartient de statuer sur les états des cotes irrécouvrables, présentes par les percepteurs en matière de prestations en nature, et plusieurs conseils de préfecture s'étant déclarés incompétents pour statuer sur ces états, la question a été soumise aux ministres des finances et de l'intérieur.

Une circulaire ministérielle a décidé en substance que les conseils municipaux doivent d'abord être consultés sur l'admission des cotes irrécouvrables en matière de prestations en nature. Ces cotes constituant en principe une ressource ou une créance pour les communes, ces communes, pour lesquelles leur irrécouvrabilité constitue une perte, doivent, en leur qualité de créancières, être mises à même de donner leur consentement à leur admission en non-valeur.

Les délibérations prises à ce sujet par les conseils municipaux doivent ensuite être soumises à l'approbation du préfet, qui règle les budgets communaux. Ce n'est que plus tard, et lors du jugement des comptes des communes, que les conseils de préfecture doivent être appelés à statuer. Jusqu'à ce moment, toute intervention de leur part serait prématurée.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 19 janvier, à 7 heures 1/4 du soir.

DU CARBONE. (Suite).

Toutes les houilles ne donnent pas la même quantité de gaz. — Quelles sont les houilles que l'on doit préférer pour la fabrication du gaz d'éclairage? — Pourquoi n'obtient-on pas, dans les fabriques, toute la quantité de gaz que la houille peut fournir? — Avantage considérable qu'il y a à employer la houille sèche dans la préparation du gaz d'éclairage. — Usage que l'on fait des produits secondaires de la distillation de la houille: du coke, des eaux de déparation, du goudron. — Bees d'Argand; fumivores; bees Maccand; bees chauve-souris; bees à éventail; perfectionnement par la porcelaine. — Utilité réelle de l'éclairage au gaz démontrée par une foule de considérations pratiques. — Eclairage au gaz portatif.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 21 janvier, à 7 h. 1/4 du soir.

GÉNÉRATION DE LA GAMME.

Rapports des sons entre eux. — Intervalle. — Accord. — Accord parfait. — Gamme majeure. — Intervalles de la gamme. — Comma. — Propriétés de la gamme. — Sonomètre. — Dièses et bémols. — Ton. — Gamme chromatique. — Sons harmoniques.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 14	le 15	hausse	baisse
3 % ancien.	69.80	69.80	»	»
4 1/2 au compt.	98.25	98.20	»	»

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

Du 5 au 11 janvier 1863 inclus.

NAISSANCES.

21 garçons, 25 filles.

MARIAGES.

Du 1^{er} janvier. — Entre Florimond-Victor Dubrulle, teinturier, et Robertine-Joseph Rys, journalière.

Du 5. — Entre Jean-Baptiste-Joseph Le-comte, employé de commerce, et Catherine Dupir, ménagère.

Du 7. — Alexandre-Joseph Desquiers, fleur, et Juliette-Joseph Fourmentaux, ménagère. — Jourdain-Joseph Hoël, opticien, et Elise-Eugénie Hazebrouck, sans profession.

DÉCÈS.

Du 5 janvier. — Félicité-Joseph Tiberghien, 78 ans, ménagère, veuve d'Alexandre-Joseph Maltait, Hôpital.

Du 6. — Sophie-Joseph Graveline, 64 ans, ménagère, épouse de Pierre-François-Joseph Tiberghien, rue du Bois. — Joséphine Leveque, 57 ans, ménagère, épouse d'Étienne Delebarre, Hôpital.

Du 7. — Marie-Agnès Loridan, 83 ans, journalière, veuve d'Amédée Duquenois, Hospice. — Squillebeck, 12 ans, Hôpital.

Du 8. — Eugénie-Sophie Leblan, 73 ans, propriétaire, épouse de Jean-Baptiste-Joseph Motte, rue St-Georges. — Pierre Dehodinance, 57 ans, teinturier, époux de Marie Vanderbecken, Hôpital.

Du 9. — Marie-Rose Delescluse, 71 ans, ménagère, veuve de Florentin Jacquart, Hospice.

Du 10. — Hyacinthe Dupuich, 21 ans, ménagère, épouse de Guillaume Doutreligne, Fontenoy. — Louis-Désiré Foucart, 38 ans, journalier, époux de Catherine Gonze, Alouette. — Marie-Joséphine Parent, 70 ans, journalière, célibataire, Vert-Chemin. — Charles-Henri Faux, 41 ans, Jean-Christin. — Charles-Henri Faux, 41 ans, Jean-Christin.

Du 11. — Joseph Manciaux, 44 ans, préposé de douanes, époux d'Aimée Leclercq, rue Latérale.

Plus 15 garçons et 13 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances:

Paris, 14 janvier 1863.

On travaille activement, à l'imprimerie impériale, au recueil des documents diplomatiques destinés à être soumis aux Chambres.

On assure que ce recueil vient d'être remanié et qu'il contiendra des pièces toutes récentes.

Le Temps publie ce soir le texte d'un premier avertissement qui lui est donné dans la personne de M. Neffizer, son gérant, et de M. Scherer, signataire d'un article publié hier et tendant à dénaturer le sens du discours de l'Empereur.

La Commission française de l'Exposition de Londres s'est réunie hier. S. A. I. le prince Napoléon et M. Drouyn de Lhuys assistaient à la séance.

Abd-el-Kader est arrivé le 1^{er} janvier à Alexandrie. Après avoir visité les travaux de percement de l'isthme de Suez, l'émir compte repartir prochainement pour continuer son voyage à la Mecque.

Le Parlement anglais est convoqué pour le 5 février.

La reine n'ouvrira pas le Parlement; elle est, dit-on, décidée à abdiquer aussitôt après la célébration du mariage du prince de Galles.

On écrit de Bruxelles que la santé de S. M. le roi des Belges donne encore des inquiétudes. Le roi a appelé un célèbre chirurgien de Berlin, le docteur Langenbeck, qui l'a soumis à un nouveau traitement.

On a envoyé une dépêche à S. A. R. le duc de Brabant pour le prévenir. Ce

prince quittera, vers le 15 février, l'Égypte où il se trouve, pour revenir dans la capitale de la Belgique, et S. M. le roi Léopold partira, dit-on, à cette époque pour le Midi de l'Europe.

S'il fallait en croire une lettre très curieuse reproduite en partie par le Courrier du Dimanche, « des avis venus de divers côtés laisseraient peu de doute sur l'existence de vastes projets qui embrasseraient tout l'Orient chrétien, et qui avec le concours d'expéditions analogues à celle qui amena la chute de la monarchie des Deux-Siciles, pourraient occasionner dès le printemps prochain d'incalculables complications. »

Le Pays donne aujourd'hui comme certain que c'est seulement vers le milieu de l'automne que le prince Napoléon ira en Égypte. Il est, du reste, fort probable que le prince s'abstiendra de tout discours.

Les documents diplomatiques soumis aux chambres prouveront que ce n'a pas seulement auprès du cabinet de Turin que M. Drouyn de Lhuys a dû lutter et qu'il a fallu agir aussi auprès du gouvernement de Londres, dont les vues particulières se sont manifestées à la fois au roi d'Italie et au Pape, par des communications ou des offres qui mériteraient de notre part les plus sérieuses préoccupations. Ainsi, dans une dépêche de M. Drouyn de Lhuys adressée de Compiègne, le 25 novembre, à M. le marquis de Cadore, notre chargé d'affaires à Londres, on voit que lord Russell avait manifesté dès le 31 octobre, la pensée que le moment était venu pour l'intervention française de prendre fin.

A cette demande, M. Drouyn de Lhuys a répondu avec une grande élévation de pensée, que nous sommes à Rome pour y couvrir de la protection de nos armes la personne et le pouvoir du St.-Père, parce que nous sommes tenus d'obéir à des nécessités auxquelles nous ne sommes pas libres de nous soustraire; que le gouvernement britannique n'est dominé au contraire par aucune considération, et n'a dans la question qu'un intérêt en quelque sorte académique.

Pour toute la correspondance: J. REBOUX.

Le Courrier des Etats-Unis, du 31 décembre dernier, nous apporte deux documents importants. La place nous manque pour en reproduire le texte, mais nous devons en résumer le sens aussi complètement possible, car ils constituent un des plus curieux épisodes de la guerre des Etats-Unis d'Amérique.

On sait que le général Banks a été envoyé à la Nouvelle-Orléans en remplacement du général Butler. A son arrivée le nouveau commandant général a publié une proclamation à laquelle les adversaires eux-mêmes du Nord ne pourront s'empêcher de rendre justice. Le ton modéré, quoique très ferme, qui règne dans cette pièce contraste très heureusement avec les pratiques de Butler, et rien n'est plus loyal que l'attitude du nouveau gouverneur.

Il dit, dit-il, pour remplir la mission qui lui a été confiée, assurer aux citoyens les garanties de possession et de jouissance compatibles avec la sécurité publique. Il traitera les ennemis du gouvernement en ennemis, mais il regardera comme des amis ceux qui sont amis, et il ne sera fait d'autres restrictions à la liberté individuelle, que celles qui seront impérieusement exigées par des considérations de sûreté publique; bref, si les droits des citoyens doivent être pris en considération, ceux du gouvernement doivent être aussi maintenus d'une manière inflexible.

Cette inauguration d'un régime plus humain et plus juste a été suivie d'actes qui prouvent que le général Banks veut essayer d'effacer les souvenirs douloureux qu'a laissés l'administration du général Butler.

Cette administration proconsulaire qui,

taires de l'incertitude; mais après une heure de marche dans ce chemin difficile, le chef de l'escorte ayant commandé aux dragons de mettre pied à terre et de charger leurs carabines, le cœur de Rodolphe bondit comme pour se jeter au-devant des balles qu'il se crut destinées... Personne n'ayant paru à la portière, et se sentant de nouveau entraîné par la voiture, le rebomba dans les irritantes anxiétés du doute. Les apprêts du supplice le plus cruel trouvent certains hommes invulnérables, mais il en est peu qui ne faiblissent quand les yeux ne peuvent voir, les oreilles entendre, l'esprit se représenter le danger ou l'on est. Cependant, c'était en quelque sorte à son insu que Rodolphe se laissait aller à ces vagues ébranlements. Sur de se voir mourir sans faiblesse, il croyait ne souffrir que de l'impatience de la mort.

La nuit était déjà assez avancée lorsque le chef de l'escorte dit à Rodolphe:

— Nous n'irons pas plus loin; nous sommes arrivés. Etait-ce là que Rodolphe allait enfin subir l'arrêt qui le condamnait? Il n'en eut point lorsque, descendu de voiture, à la lueur d'une torche qu'on avait allumée, il vit les dragons placés sur deux rangs au milieu desquels il reçut l'ordre de passer. Il s'y avança fièrement, la tête haute, le regard assuré; mais à peine y avait-il fait quelques pas, que les dragons réglèrent leur marche sur la sienne, et, en quelques instants arrivèrent avec lui en face d'un pont-levis qui s'abaissa au mot d'ordre donné par le chef de l'escorte. On entra dans une vaste cour, dont la lumière douteuse de la torche laissa voir les murailles épaisses et les canons beants aux créneaux. En ce moment, Rodolphe crut comprendre que la prison allait, pour lui, remplacer l'é-

chafaud, et les tourments de l'incertitude cessèrent; il se sentait autant de force contre le géolier qu'il s'en serait trouvé contre le bourreau. Cependant on ne lui fit ni descendre l'escalier humide d'un cachot, ni monter les degrés étroits d'un donjon; guidé par le chef de l'escorte, après avoir traversé dans l'obscurité un vestibule silencieux, il se trouva dans un salon meublé avec un luxe, éclairé avec une magnificence qui l'éblouissait. Les ordres du prince l'y avaient devancé. Tout semblait préparé pour une fête, mais à cette fête il n'y avait qu'un seul convié, Rodolphe!

Avant que Rodolphe eût eu le temps de se remettre de son étonnement, le chef de l'escorte lui présenta une lettre au sceau du prince, et disparut. Rodolphe garda quelques instants dans sa main cette lettre sans l'ouvrir, immobile, anéanti, doutant de la réalité du spectacle qui frappait ses regards, des circonstances terribles qui l'avaient conduit en ces lieux. La lettre du prince, dont il brisa enfin le cachet, le rendit bientôt au sentiment de sa position. Cette lettre était ainsi conçue:

« Croyant aux dangers dont Rodolphe l'a prévenu qu'il est menacé, le prince prévient Rodolphe qu'il veut rendre leurs conditions semblables. Condamné à mort tous les deux, ils auront tous les deux à subir la même incertitude. Le prince entouré d'assassins, toujours près de périr par le fer ou le poison, avertit Rodolphe qu'il n'y a point de jour, qu'il n'y a point d'heure où Rodolphe ne puisse succomber par le fer ou par le poison. Rodolphe mourra dans l'année. Trois cent soixante-quatre billets blancs et un billet noir seront déposés dans une urne. Chaque ma-

tin, un de ces billets sera tiré de l'urne, et lorsque sortira le billet noir, il n'en sortira plus d'autre. Sur ce billet on aura lu à quelle heure, si c'est la nuit ou le jour, par le fer ou par le poison, que l'arrêt de mort de Rodolphe doit être exécuté.

Les ordres les plus précis ont été donnés pour que tous les désirs de Rodolphe soient satisfaits, et il peut se regarder comme maître absolu dans ce château; il n'y relève, et du jour seulement ou le billet noir aura sorti, que de la sentence qui le condamne. Celui-là même qui devra le frapper sera, jusqu'à l'heure fatale, le plus dévoué, le plus soumis de ses serviteurs. Doit-on prévenir Rodolphe que toute tentative d'évasion serait inutile? et d'ailleurs, faut-il croire que le courage lui manquera pour accepter la position que ses amis et lui ont faite au prince, et à laquelle le prince ne peut songer à se soustraire? »

La lecture de cette lettre était à peine achevée qu'on vint prévenir Rodolphe qu'il était servi, et lui demander s'il voulait se mettre à table. — Sans doute, répondit-il hardiment. — Il passe dans la salle à manger. Elle était digne du salon: quatre laquais en grande livrée s'y tenaient debout, tout prêts à obéir au moindre signe de Rodolphe. Il jeta sur eux un regard ironique. — Des quatre, quel est mon bourreau? se demanda-t-il, mais sans tressaillir; au contraire, avec une insouciance expression de défi. Il mangea d'un grand appétit.

Si le billet noir est sorti, et qu'il ait ordonné le poison, je dois rendre grâce à la main habile qui l'a si bien dissimulé; il est impossible d'en reconnaître la trace

dans ces mets délicieux, pensait-il en portant à ses lèvres un verre de vin du Rhin qu'il savoura avec une sensualité inaccoutumée. Il avait retrouvé toute son énergie; le souvenir de la lettre du prince, loin de l'ébranler, l'augmentait encore.

Après le souper, il demanda qu'on le conduisit à sa chambre; un des domestiques s'inclina et marcha devant lui pour en montrer le chemin; entre dans cette chambre, Rodolphe fit signe au domestique qu'il voulait y rester seul; le domestique sortit.

Le goût le plus délicat avait présidé à l'ameublement de la chambre. Elle semblait encore toute imprégnée de la présence d'un ami qui l'avait préparée avec amour pour son ami; il y avait une bibliothèque pleine de livres choisis, des fleurs, de la musique, un piano. L'aspect de ce lieu pénétra Rodolphe d'un sentiment doux et tendre dont s'étonna son cœur, trempé depuis deux années aux rudes émotions de la politique. Bientôt ces deux années si terribles, si sombres, se trouvèrent comme retranchées de celles qui les avaient précédées. Inutile désormais à la cause pour laquelle il devait mourir, les frouches sensations s'effacèrent, et Rodolphe se retrouva tel qu'il était avant sa funeste initiation. Il se mit au piano, et préludant au hasard, s'abandonnant aux impressions subites qui s'étaient emparées de lui, les heures d'ivresse et de plaisir, d'enthousiasme et de poésie, se réveillèrent toutes vivantes. Il accueillit comme des hôtes chéris dont on s'est séparé malgré soi tous les souvenirs que le conjuré austère avait dû s'interdire: le bal et ses entraînements, les promenades rêveuses sous l'allée des tilleuls, puis, les ardentés joies de la chasse, la voix des cent chiens qui pour-

suivent le cerf dans les bois, la fanfare des piqueurs, le galop des chevaux accourant à l'hallali.

Bientôt il ne resta plus rien du républicain; le jeune Rodolphe, dont les femmes s'étaient disputé les regards, que le monde et ses fêtes avaient pleuré, ressuscita tout entier. Peut-être le vin qu'il avait bu à longs traits n'était-il point étranger à cette soudaine métamorphose. Cependant, Rodolphe s'était fait Brutus si promptement, que Brutus pouvait bien redevenir Rodolphe sans ménager davantage les transitions.

Il demeura long-temps au piano, comme s'il eût attendu que la musique eût rappelé l'une après l'autre toutes les émotions de la vie qu'il avait si violemment brisée. Rentré dans ce passé, dont sa foi nouvelle lui avait interdit l'accès comme une faiblesse coupable, il s'y retrouvait si heureux, qu'on eût dit que le courage lui manquait pour en sortir. Lorsqu'il se leva enfin, lorsqu'il quitta le piano, les cordes que la musique avait fait vibrer dans son cœur frémissaient encore; et ce fut plein de cette mélodie intérieure qu'il ouvrit la fenêtre, s'avança sur le balcon en terrasse et vint s'appuyer sur la balustrade. C'était une nuit calme et douce, une nuit dont le fidèle silence n'était interrompu que par le chant suspendu et repris des rossignols, et le murmure affaibli de quelque ruisseau qui s'égarait aux rives de son lit. Le ciel était pur, mais sans transparence; et, la lune, absente, la clarté des étoiles en faisait sentir davantage les sombres profondeurs.

E. BERGOUNTOUX.

(La suite au prochain numéro).